

Pour une diversité culturelle de la réciprocité

La diversité culturelle est désormais appréhendée à travers l'opposition entre universalisme et multiculturalisme. Or ce dernier, notion typiquement occidentale, tend à figer « la » diversité. Seule l'affirmation d'un « universalisme de la réciprocité », distingué d'un « universalisme instrumental », peut libérer les imaginaires.

ISABELLE BARBÉRIS, maître de conférence en arts du spectacle à l'université Paris Diderot et chercheur associé au CNRS

Mon travail d'enseignante et de chercheur spécialiste des arts du spectacle me conduit à voir deux manières de dévoyer la question de la diversité culturelle : la première, la mieux identifiée¹, passe par l'emprise d'idéologies identitaristes qui, par effet de censure inversée (intimidation, censure par accusation de censure *a priori*), contribuent à un phénomène plus vaste de culture du bannissement (*cancel culture*). Cette première dérive anti-universaliste est portée par des associations qui revendiquent un discours antisystème, antinationnaliste et antimondialiste, où la race, le genre et d'autres identités se trouvent fantasmées comme des catégories politiques absolues de repli contestataire. La seconde manière, multiculturaliste, est plus diffuse et moins aisée à cerner ; elle avance sous l'allure flatteuse d'un éloge du mélange, du multiple, du fluide, bref de la mondialisation « heureuse ». La dimension radicale s'y trouve gommée : au contraire, l'éloge de l'ouverture s'y confond avec l'utopie d'une culture globale où chacun serait reconnu dans sa différence ; où n'importe quel individu, n'importe quelle communauté serait en mesure d'exiger reconnaissance et représentation n'importe où. Dans les deux cas néanmoins, on assiste à un détournement du principe d'intérêt général sur lequel repose l'édifice juridique et moral du service public culturel : ces deux visions de la culture, l'une identitariste, l'autre multiculturaliste, reposent conjointement sur la dépolitisation du cadre national, qui peut aller jusqu'à son incrimination en oppression systémique.

Identitarisme et multiculturalisme ne se distinguent en fait que par l'intensité accordée à certains concepts et par le contexte rhétorique. L'habitude est de les opposer à une approche dite « universaliste », par hypothèse admise. L'opposition universalisme/multiculturalisme traverse – et fracture – les anciens « corps » qui structuraient encore hier la société : les secteurs professionnels (la culture, l'université) ; les partis politiques ; les catégories organisationnelles de luttes (antiracisme, féminisme, anticapitalisme). Cette opposition ne va pourtant pas de soi ; il convient d'en préciser les contours si l'on souhaite parvenir à la définition d'un universalisme non dévoyé, seul à même de résoudre l'inédite crise culturelle des politiques publiques à laquelle fait face le nouvel « archipel français ».

Le multiculturalisme, universalisme dévoyé

Tout semble se passer comme si nous avions affaire à des notions antinomiques voire « ennemies ». Une brève enquête épistémologique fait cependant apparaître que le multiculturalisme

constitue une interprétation possible de l'universalisme, qui voit dans le logos (raison, mesure, calcul, langage) un dénominateur commun de l'humanité la rendant apte à se penser au-delà de ses différences internes – ethniques, culturelles, politiques. Le multiculturalisme investit de son côté la notion de culture selon une tradition intellectuelle anglo-saxonne anarchiste et antimoderne remontant au XIX^e siècle, quand des penseurs comme Thomas Carlyle, Matthew Arnold et William Morris voulurent opposer leur vision « organique » de la culture aux forces capitalistes de la révolution industrielle anglaise, dénoncées comme abstraites, déshumanisantes et universalisantes (raison instrumentale). Pour le dire autrement, le multiculturalisme s'ancre dans une construction intellectuelle romantique où la « culture » est érigée en outil critique des Lumières. Découla de cette vision (très ancrée dans les *cultural studies*) l'idée d'une culture comme principe communautaire de résistance face aux puissances abstraites du « technocapital ». Pourtant, le multiculturalisme s'inscrit pleinement dans le sillage historique du rationalisme occidental, avec pour spécificité d'hériter de sa tradition sceptique. Ce courant est celui qui s'intéresse aux limites de la raison, et notamment de la raison instrumentale et comptable mise au service de la « pléonexie » (passion de l'accumulation). À juste titre, la tradition sceptique adresse aux dérives de la raison instrumentale (colonialisme, esclavagisme, impérialisme, capitalisme) une critique sans complaisance. Dans ses versions extrémistes, elle englobe dans son doute radical l'ensemble de l'héritage et se retourne en anti-rationalisme sommaire. Cette dérive trouve une bonne illustration dans le « moment cartésien » de Michel Foucault, fort révélateur de l'antirationalisme du postmodernisme.

L'un des paradoxes du multiculturalisme est de rejeter l'idée de supériorité de la culture occidentale... dont il est pourtant une émanation. Il use de fausse modestie pour fonder sa supériorité absolue. Jacques Bouveresse, récemment disparu, parlait de « l'autophagie » d'une tournure de pensée qui se rehausse par autodénigrement et autodésaisissement (« mon cœur très immonde », ironisait déjà Voltaire). Dans les années 1980, le parti pris antirationaliste du multiculturalisme éclate au moment de la grande controverse entre Rawls et Taylor – ce dernier, qui en est partisan, récuse la possibilité de jugement d'une culture par une autre. Le concept multiculturaliste de culture envisage cette dernière comme un système à la fois déterministe et clos, dans lequel le sujet se trouve englué. Il en résultera l'incrimination d'appropriation culturelle, qui voit la

culture comme un puzzle de structures arbitraires, fermées les unes aux autres. Pour le dire encore autrement, le multiculturalisme ne croit pas en l'idée de traduction.

Ce doute radical, qui hérite d'une tradition sceptique encline à se laisser mettre en doute par autrui, fait partie intégrante de la tradition rationaliste, dont elle pousse à bout l'une des apories. Au bout de cette logique paradoxale, le multiculturalisme découvre son propre universalisme devenu « fou » : celui d'un relativisme radical assez proche du chaos.

« La » diversité », concept marketing du multiculturalisme

En tant que notion politique, « diversité » est d'importation encore plus récente que « multiculturalisme » : le terme apparaît dans le débat culturel et politique avec l'appel des Indigènes de la République (2005), où il fait figure de slogan de ralliement ; et avec la déclaration de Fribourg (2007), texte issu de l'Observatoire de la diversité et des droits culturels, une émanation de l'Unesco dont la création remonte aux années 1990 (les prémices remontent en France au rapport Giordan, en 1982). Ces deux sources déclinent bien le double phénomène de dévoiement, identitaire et multiculturaliste, que j'ai commencé par évoquer.

En France, la politisation de la notion de « diversité » se trouve consacrée en 2015 avec la loi NOTRe² qui décline une vision diversitaire et créancialisée de la culture au sein du cadre national, ainsi qu'avec la création d'un Collège de la diversité, dont les personnalités phares appartiennent pour beaucoup au collectif Décoloniser les arts. Cette instance remet en 2017 un livre blanc dont les préconisations se prononcent explicitement en faveur de quotas ethnodifférentialistes dans le secteur public culturel. Cette étape sera suivie par la mise en place d'un « label diversité » délivré par l'Afnor aux établissements publics jugés vertueux en matière de différentialisme.

Une telle redéfinition de la « diversité » est donc fort récente, avec un effet de distorsion sémantique frappant. Le terme servait jadis à désigner un « tout multiple » et non identifié (le « fleuve diversité » de Victor Segalen). Nous voilà passés du mot non identifiant « diversité » à « la » diversité », avec article défini, qui ne renvoie plus qu'à un segment de l'humanité. La une de *M le Magazine du Monde* (décembre 2020) annonçant l'ouverture du grand chantier ethnodifférentialiste à l'Opéra de Paris titrait « À l'Opéra, la diversité entre en scène »... avec pour illustration une photo de groupe des danseurs « non blancs » (selon la catégorie imposée) du corps de ballet. « La » diversité » pose le problème de la possible reconnaissance de l'altérité encensée : comment la reconnaître si elle est inaccessible autrement que par l'auto-énonciation, l'autodésignation de « concernés » dont la subjectivité se trouve engluée dans des catégories présupposées ?

La réciprocité, valeur de refondation culturelle ?

Les Lumières constituent un univers de références complexes et contradictoires où les discours anti-Lumières (antirationalistes, civilisationnistes) se trouvent déjà présents. Revenir sur notre héritage émancipateur conduit nécessairement à rouvrir un chantier sur la définition que nous voulons donner à « universalisme », par exemple en établissant un distinguo entre universalisme instrumental (raison-calcul au service

d'une volonté de domination) et universalisme de la réciprocité (raison-mesure comme faculté commune).

De multiples valeurs universalistes se heurtent aujourd'hui à des apories. La défense de la liberté de création, par exemple, s'expose au risque de l'écueil relativiste déjà évoqué. La défense de la « singularité », valeur chère à la culture, peut échouer sur le terrain de l'individualisme, du narcissisme et de la mise en concurrence de chacun contre chacun. En partant du constat, déjà dressé par Bouveresse, que tout relativisme ne peut conduire qu'à la raison du plus intolérant, la proposition d'un universalisme de la réciprocité pourrait nous prémunir du double relativisme des dérives communautaristes (cultures comme systèmes clos intraduisibles) et individualistes.

Une diversité de la réciprocité nous offrirait la possibilité de dépasser, sans l'ignorer, le sujet galvaudé de la « diversité visible ». Elle mettrait l'accent sur l'émergence de talents et d'œuvres ne flattant pas l'intéressement identitaire (qui se traduit par la médiatisation de parcours exemplaires, de « *role model* »). Une telle déracialisation des imaginaires représente aussi un défi pour l'enseignement où les nombreux exemples fournis par la *cancel culture* pourraient avoir valeur de supports pédagogiques. Ces contre-exemples me semblent sans égal pour sensibiliser les nouvelles générations au nécessaire travail de distance à soi – que la logique des réseaux sociaux rend complexe à appréhender. Le travail de déconstruction des préjugés pourrait alors se prémunir de tout nihilisme culturel. ♦

1. Par exemple, Jacinto Lageira, Agnès Tricoire et Christian Ruby, « La censure euphémisée », AOC, 21 avril 2021, <https://aoc.media/opinion/2021/04/20/cancel-culture-la-censure-euphemisee/>

2. Loi portant sur une nouvelle organisation territoriale de la République.



“L'un des paradoxes du multiculturalisme est de rejeter l'idée de supériorité de la culture occidentale... dont il est pourtant une émanation. Il use de fausse modestie pour fonder sa supériorité absolue.”